

A B D E L A Z I Z B A R A K A S A K I N

LE MESSIE
DU DARFOUR

*Roman traduit de l'arabe (Soudan)
par Xavier Luffin*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Titre original:

مسیح دارفور

© Abdelaziz Baraka Sakin.

© Zulma, 2016, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *le Messie du Darfour*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.

www.zulma.fr



*Il est plus facile de faire passer un chameau
par le chas d'une aiguille que de faire entrer
un janjawid au Royaume de Dieu.*

Vole

Le détachement militaire chargé de cette mission ne comptait guère plus de soixante-six soldats, accompagnés d'un bataillon d'habiles charpentiers emmenés de force depuis Nyala, Kaas et Zalingei. Ce qui était largement suffisant pour contenir la révolte d'un soi-disant prophète – selon les termes utilisés par les officiers de la région qui en avaient livré une description, et quelques politiciens toujours enclins à trouver le mot juste – dont l'unique force se composait de quinze hommes et une femme, dépourvus d'armes. Celui qu'on appelait le soi-disant prophète aurait ressuscité quarante personnes le vendredi précédent, il aurait aussi donné vie à un joli corbeau, tout ce qu'il y a de plus vrai, à partir d'une simple plume à laquelle il aurait dit : « Vole » – et elle se serait envolée.

Celui qui avait décidé de la manière d'en finir avec cet homme était doté d'une imagination fertile, que tout le monde lui enviait, il était en outre connu pour son sang-froid et son étonnante détermination à tuer. Il avait pour mission de

régler cette affaire le plus rapidement possible, surtout depuis que ceux qui épiaient le gouvernement sur Facebook, Twitter et les sites web partisans, comme Al-Rakouba et Sudan for All, étaient au courant. Sans compter que les Nations unies, qui fourrent toujours leur nez partout, que cela les regarde ou pas, envisageaient avec quelques États de nommer un émissaire spécial chargé de suivre de près cette étrange affaire de « prophète du Darfour » – pour reprendre les termes de la presse occidentale – et de rédiger un rapport à ce sujet. De fait, des groupes de gens avaient déclaré avoir totalement foi en lui, avant même de connaître les détails de son message, ils se rassemblaient désormais aux quatre coins du monde, formant une gigantesque caravane en route vers le Darfour. Autant leur couper l’herbe sous le pied et se débarrasser de lui par la même occasion. Cependant, il voulait le tuer d’une manière particulière, dont il pourrait se délecter, il voulait lui choisir une fin qui conviendrait à ses ambitions : puisqu’il prétendait, avec tant d’assurance, être le Messie, puisque tel était son message, qu’il n’était ni l’un de ses apôtres, ni l’un de ses disciples, qu’il n’était ni l’Antéchrist, ni le Mahdi, ni même le légendaire Barambajil, puisqu’il prétendait être le Messie en chair et en os, alors il méritait bien une crucifixion exemplaire, qui pousserait tout autre aspirant prophète – et

ils étaient de plus en plus nombreux ces temps-ci – à tourner sept fois la langue dans sa bouche avant de se déclarer publiquement.

Les charpentiers et apprentis charpentiers étaient occupés à fabriquer quinze croix à partir de branches d'acacia récemment coupées, bien vigoureuses et munies de leurs épines, des croix qu'ils essayaient de rendre les plus lourdes possible, en choisissant les arbres les plus solides, aux racines bien irriguées par les eaux des profondeurs. Ils les renforçaient encore avec d'autres branches, et ils y plantaient de gros clous en acier très pointus. On leur rappelait de temps à autre qu'ils seraient crucifiés sur ces mêmes croix si d'aventure elles n'étaient pas d'assez bonne facture, c'est pourquoi les charpentiers et apprentis charpentiers s'activaient, travaillant jour et nuit, il ne leur restait plus que trente heures devant eux. Les soldats eux ne s'en faisaient pas – peut-on vraiment redouter quelqu'un qui n'a pas d'armes, et qui dit qu'il bénira ses meurtriers ? Ils passaient leur temps à jouer aux cartes et à se disputer à propos du nom de l'inventeur de la kalachnikov.

Les soixante-six soldats étaient particulièrement féroces, ils avaient combattu aux quatre coins du Soudan, ils avaient roulé leur bosse dans le sud, à l'ouest et à l'est, ils avaient fait la guerre en bien d'autres lieux de cette chère patrie, et

c'était là que résidait leur dangerosité : ils s'étaient spécialisés dans la répression des révoltes de leurs compatriotes, comme une chatte qui mange ses petits mais s'enfuit dès que le chien du voisin aboie. Ces soixante-six soldats étaient équipés d'armes lourdes et légères, la tête et le visage dissimulés sous des châles bariolés comme des cavaliers touaregs. Ç'aurait été une grossière erreur de les croire tous identiques, car ils étaient très différents les uns des autres, qu'il s'agît de leur lieu de naissance, de leurs origines, de leur façon de manier les armes, d'aimer la vie, de comprendre la guerre, ou même de leur foi en la cause pour laquelle ils combattaient, de leurs prisonniers, de leurs amantes et de leurs maîtresses. Certains avaient des enfants, d'autres étaient célibataires, d'autres encore n'avaient personne au monde, mais tous étaient prêts à se sacrifier corps et âme. C'est que ces soixante-six soldats constituaient soixante-six individus, et quiconque se serait approché d'eux s'en serait vite rendu compte, quiconque aurait écouté battre leur cœur, tâté leur poulx, glissé la main dans leurs poches et touché la viscosité de leur misère et de leur dénuement, aurait compris que ces soixante-six soldats étaient prêts à exécuter les ordres sur-le-champ.

Ibrahim Khidir n'était pas le chef des opérations, il n'était pas non plus celui qui déciderait du

sort de cet homme, pas plus qu'il n'avait pour mission de le convaincre de revenir dans le droit chemin, il était seulement chargé de comprendre son point de vue, et d'écrire un rapport fidèle, ni plus ni moins, selon un titre et des instructions prédéfinis. « C'est là tout ce qu'on te demande, tu n'as pas à t'interroger sur le fait qu'il soit ou non un prophète. » Il aurait voulu poser cette question, mais il était acquis qu'il ne s'agissait pas d'un prophète, c'était une certitude puisque le dernier des prophètes était Mohammed selon la religion islamique, ou le seigneur Jésus selon la religion chrétienne, tandis que les bouddhistes, les soufis et les autres se raccrochaient à ce précepte : « Chaque esprit doué de raison est un prophète », laissant la porte ouverte à toutes les spéculations. Il n'avait jamais traversé l'esprit de ses supérieurs qu'il pourrait s'agir d'un véritable prophète, ou qu'il pourrait effectivement, comme il le prétendait, être Jésus, fils de l'homme.

Les soixante-six soldats jouaient aux cartes et buvaient une excellente marissa à base de quignons de pain et chauffée par les rayons du soleil, ils étaient issus d'un bataillon venu au Darfour depuis l'est du Soudan, c'est pourquoi on les appelait al-Sharqiyya – « les gens de l'Est » –, dont le seul emblème était leur poignard, à la simple vue duquel vous avez l'impression qu'il s'enfonce dans votre chair, qu'il déchire votre peau, pour

déposer un dernier baiser, inéluctable, sur votre cœur. Mais tous n'étaient pas de la tribu des Beja, et en réalité aucun n'en était au sens propre du terme. Car les cinq d'entre eux qui étaient de vrais Beja n'avaient ni les cheveux crépus ni aucun tatouage sur le visage comme ceux qu'arboraient leurs ancêtres bien avant l'époque du royaume de Koush, ces trois lignes verticales symbolisant le seigneur, en l'occurrence l'éléphant, car c'est l'être le plus grand sur terre comme au ciel. En fait la brigade al-Sharqiyya était composée de recrues venues de tout le Soudan, ancien et moderne, unies par une seule chose : leur courage et leur obéissance, même si pour le moment ils ne faisaient que jouer aux cartes.

Les charpentiers et apprentis charpentiers quant à eux étaient éreintés, et pas du tout satisfaits de leur sort. Les cent ouvriers qu'on venait de leur adjoindre n'allégeaient en rien leur tâche aussi longue que pénible, ils avaient eux-mêmes coupé les arbres qu'ils avaient ensuite débités en planches, avaient disposé les clous durs et effilés en bonne place, les avaient ensuite plantés, avaient préparé à manger et à boire, refusant catégoriquement les substances fermentées illicites comme la marissa, dont ils s'étaient d'ailleurs abstenus jusqu'ici, tout en se demandant pourquoi le chef des opérations s'entêtait à leur faire confectionner ces croix, n'était-il pas plus simple

et plus efficace de tuer ce mécréant et sa suite par balle ? Bien sûr c'était pénible, sinistre et terriblement bruyant, mais cela leur aurait épargné la peine de fabriquer ces croix odieuses, lourdes et compliquées. Ils étaient pratiquement analphabètes, ils ne savaient rien de Joseph le charpentier, lors de la prière du vendredi l'imam leur avait dit que la croix que les chrétiens portent au cou symbolise celle où une doublure a été crucifiée, mais qu'il ne s'agit aucunement de Jésus le fils de Marie, car Dieu l'a élevé dans les cieux et a mis à sa place un pauvre bougre que les juifs ont ensuite crucifié en pensant qu'il s'agissait de Jésus. Mais alors, pourquoi ce militaire s'entêtait-il à vouloir le crucifier, alors que le Messie, Jésus le fils de Marie, ne l'avait pas été lui-même ? Et quel était notre péché à nous les charpentiers ?

Les soixante-six soldats ne désiraient en rien faire la guerre, cela ne faisait pas partie de leurs hobbies, ils étaient issus de nobles familles qui sanctifiaient la vie, qui respectaient leurs voisins et leurs amis, qui priaient à la mosquée ou à l'église ou dans tout autre lieu consacré à Dieu, ils savaient bien que le Seigneur, n'aimant pas que l'on ôte une vie humaine, avait rendu cet acte illégitime. À leurs yeux, le responsable des péchés et des fautes commis en temps de guerre, c'est celui qui donne les ordres, pas celui qui les exécute. Ils tiraient si on le leur demandait, le véritable

responsable du meurtre serait le chef des opérations, ils le savaient très bien, et c'était là le plus grave, leur conscience serait touchée par la mort, par la torpeur, froide comme l'argile mêlée à l'eau croupie. Mais ils rentreraient à la maison après la bataille sans porter sur le dos le poids des innocents à qui ils auraient ôté la vie quelques heures plus tôt, les chefs d'opération à leur tour feraient porter la responsabilité de leurs crimes à leurs supérieurs planqués au quartier général, dégustant un café parfumé dans les jardins d'Ozon, au centre de Khartoum, ou une bière Bavaria sur les rives du Nil, en clamant quant à eux que le véritable criminel était celui qui avait déclenché la guerre, ce politicien élégant qui bordait ses enfants dans leur lit après leur avoir chanté une berceuse, qui offrait à sa femme acariâtre un kilo d'or pur, le politicien prudent qui déclarait derrière son micro : « C'est l'Amérique et Israël – dernièrement, s'était ajouté le gouvernement du Sud-Soudan – qui sont derrière ces guerres », après avoir lapé assez de sang pour assouvir l'ogre.

Les charpentiers et apprentis charpentiers fabriquaient les croix selon un modèle unique qui convenait à tous, femmes et hommes, ils procédaient de façon purement théorique, car ils n'avaient jamais vu auparavant de photos d'individus crucifiés, on leur avait simplement donné les mesures, la longueur des planches et leur

épaisseur, leur résistance, le nombre et le type de clous, et on leur avait même demandé de planter les clous une fois les gens sur la croix. « Les charpentiers sont les mieux placés pour planter des clous, n'est-ce pas ? Alors autant que ce soit toi qui les plantes, plutôt que ce soit dans tes mains qu'on les plante. »

L'homme, ses apôtres et ses disciples étaient assis dans un lieu inconnu de tous, y compris des soldats venus pour les tuer, des charpentiers venus confectionner les croix et d'Ibrahim Khidir lui-même. Pour bien comprendre cette ambiguïté, jetons donc un coup d'œil à ce lieu, un ancien village incendié et rayé de la carte deux ans plus tôt, dans une vallée profonde et fertile, entourée au sud et à l'ouest par de longues chaînes de montagnes. Au pied des montagnes situées à l'ouest se trouve une petite source, c'est cette source qui avait poussé les janjawids à venir ici et à décimer les habitants, avant d'y amener des centaines de chameaux pour les faire paître, ainsi que quelques prisonniers. Mais aujourd'hui on n'apercevait plus aucun de ces janjawids ni leurs prisonniers, car l'homme leur avait dit une seule phrase : « Retournez dans votre pays. » Ils avaient alors emporté leurs chameaux, leurs femmes et leurs enfants et s'en étaient retournés au Niger, laissant quelques crottes et poils de chameaux çà et là. L'odeur de la pisse de leurs troupeaux

avait continué d'imprégner l'air quelques jours avant de se disperser elle aussi. Ce fut aussi simple que ça. À quelques mètres de la source, il y avait des grottes, petites et grandes, vestiges des casernes de l'antique royaume des Dajo, datant de l'Antiquité, et devenues les témoins de leur vie quotidienne, car ils passaient beaucoup de temps à l'intérieur, personne ne savait exactement ce qu'ils y faisaient, mais ils en sortaient chaque vendredi matin pour se mettre à l'ombre de la rakouba, un auvent installé entre les arbres autour de la source. C'était à cet endroit et à ce moment-là que nos soldats les attendraient, leurs solides croix prêtes à accueillir les corps minces de ces mécréants.

Les charpentiers et apprentis charpentiers étaient fatigués de traiter ce bois rouge et grossier, alors ils s'accompagnaient de chansons conservées dans leur mémoire pleine de sciure, de crissements de scie et de soupirs d'arbres. La plupart d'entre eux considéraient que cette foutue mission leur rapporterait un peu d'argent, assez du moins pour leur permettre quelques dépenses jusque-là inaccessibles, jour après jour, mois après mois, même si pour d'autres cela peut paraître anodin : acheter des chaussures pour leurs enfants, une nouvelle robe pour leur femme dépourvue de tout sinon quelques rêves, voire acquérir une petite maison, ou alors rénover leur vieille hutte,

ou simplement se procurer un pantalon neuf pour le fils aîné. « Ils nous donneront beaucoup d'argent ! » Quelques-uns parmi eux se montraient plus réticents, car ils estimaient que l'argent rapporté par cette mission était illicite, dans leur inconscient ils faisaient un parallèle avec l'interdiction de l'alcool selon les préceptes de l'islam : en consommer est illicite, par conséquent le distiller l'est aussi, par analogie si un objet est illicite sa fabrication l'est aussi. Ils étaient donc en train de se livrer à un acte interdit par le Créateur, assembler ces croix les conduirait certainement en enfer le jour du Jugement dernier. Ils continuaient toutefois de travailler avec application, tandis que toutes ces idées leur passaient par la tête.

Les soixante-six soldats, les charpentiers et apprentis charpentiers ne se souciaient guère de savoir si cet individu était un prophète ou quoi que ce soit d'autre, ni des intentions du gouvernement à son égard. « Il ne nous a jamais rien fait, contrairement à ce que prétend le gouvernement, nous n'avons rien à voir avec lui. » Mais ils ne se posaient pas tant de questions, elles ne leur venaient pas à l'esprit.

Il avait déclaré à ses disciples :

— Le geôlier est un prisonnier de sa propre volonté, la croix est à nous et à ceux qui l'ont assemblée.

Ou encore :

— Celui qui ne sait pas formuler ses questions ne sera jamais libre.

Il parlait des questions qui les rendraient libres comme les oiseaux, mais jamais des réponses, car celles-ci sont toujours différentes, comme chacun sait. Le vendredi précédent, ils étaient sortis de leurs terriers et s'étaient approchés de ce qui était autrefois le centre du village, l'homme s'était arrêté devant un petit monticule de terre surplombé de quelques pierres, puis il s'était adressé à ses amis dans l'un des anciens idiomes du Darfour, que les Arabes et les Darfouriens connaissent bien :

— Qui parmi vous est capable de voir ce qu'il y a sous ce monticule de terre ?

Maryam, la belle femme qui fut appelée plus tard Marie la Bien-Aimée – celle-là même que Charon, le chef militaire des rebelles, avait surnommée Marie-Madeleine avant qu'elle ne l'abandonnât pour rejoindre les disciples de cet homme – prit la parole :

— Moi, je ne vois rien du tout.

Les autres affirmant qu'eux non plus ne voyaient rien, il leur dit qu'ils pourraient voir s'ils le voulaient, ce à quoi ils répondirent qu'ils le voulaient mais que pourtant ils ne voyaient rien, alors il leur parla de ces choses dont il les entretenait souvent, de la mort, de la vie, de l'être

humain, de ses capacités infinies. Une légère brise se leva soudain, emportant avec elle une plume d'oiseau, il s'en empara, elle était grise tirant vers le noir, on aurait dit une plume de corbeau ou de petit sambar. Il déclara :

— La plume, c'est l'oiseau lui-même.

Tandis qu'ils le regardaient avec étonnement, il se mit à dessiner un corbeau sur le sol, puis il posa la plume à l'endroit approprié, et effectivement d'autres plumes se mirent à pousser à côté de la première, constituant ainsi tout le plumage du volatile, puis vinrent le bec, les pattes, les serres, jusqu'à ce que le corbeau apparaisse en entier. Il leur demanda en souriant :

— L'un d'entre vous est-il capable de faire voler ce corbeau ?

L'un des nomades présents, un dénommé Hamid, prit la parole :

— Je pense qu'aucun de nous n'en est capable.

Alors il dit au corbeau : « Vole. » Et l'oiseau s'envola, il virevolta au loin, se retourna dans les airs, faisant voir à tous son plumage noir, il croassa en déchirant le ciel pur en direction de l'est, vers l'inconnu, jusqu'à ce qu'il disparût de leur vue. Il reprit la parole :

— Si l'un d'entre vous avait donné le même ordre au corbeau, il aurait obéi. Tout ce qui lui manquait était le mot « vole ».

Il continua :

— Si la plume connaissait ce mot, elle l'aurait dit elle-même, elle aurait rassemblé ses membres, elle aurait convoqué son sang et son croassement, son âme aussi, et elle se serait envolée, jamais elle ne nous aurait attendus.

La plupart d'entre eux pensèrent qu'il voulait dire par là que le Verbe avait la même valeur pour les êtres vivants que pour les objets inanimés. Il leur dit encore :

— Préparez-vous pour la procession.

Ils ne savaient pas encore alors ce qu'était la procession, cependant ils se préparèrent. Il reprit :

— La procession, la procession !

Les charpentiers et apprentis charpentiers étaient occupés à fabriquer les lourdes croix, tandis que les soixante-six soldats jouaient aux cartes et que l'homme enseignait le Verbe à ceux qui avaient foi en lui aussi bien qu'aux mécréants tout en les préparant pour la procession. Un jour, il leur avait déclaré :

— Mes très chers, l'impiété n'est qu'un degré extrêmement complexe de la foi.